

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

JOURNAL D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE M. S., LES VACANCES EXCEPTÉES

J.-B. CLOUTIER, Rédacteur-proprétaire

AIDÉ PAR UN COMITÉ DE COLLABORATION

Prix de l'abonnement: UN DOLLAR par an, la facture est payable d'avance

Toute correspondance, réclamation, etc., concernant la publication, devra être adressée à J.-B. CLOUTIER, professeur à l'école normale Laval; celles concernant l'administration, à L. J. DAMERS & FRÈRE, imprimeurs-éditeurs, no. 30, rue de la Fabrique, Québec.

SOMMAIRE:—Errata.—ACTES OFFICIELS: Nominations de commissaires et syndics d'écoles.—Compte rendu de la séance du 5 mai du bureau des examinateurs catholiques de Montréal.—PÉDAGOGIE: Discipline—Conduite de l'école.—Pestalozzi—Souvenirs d'un de ses écoliers.—Recommandations à faire aux enfants.—Devoir d'élèves.—Excursion à la cabane à sâcte, par Mlle. Alice Vézina—Leçon de choses—Les oiseaux—Fable à mettre en prose—Le loup et le chien maigre.—Décès.—Annonces.

15 octobre courant (1885), de faire les nominations suivantes, savoir:

Commissaires d'écoles.

Comté de Lévis, Saint-Lambert.—M. Pierre Nadeau, en remplacement de M. Jean Nadeau.

Comté de Kamouraski, Saint-Edmond du Lac au Saumon.—MM. Joseph St. Laurent, Joseph Perron, Athanase Poirier et Célestin Tremblay.

Comté d'Yamaska, Saint-David.—M. Antoine Chaplain, en remplacement de M. Jean-Baptiste Rathier, décédé.

ERRATA

Dans le compte rendu des délibérations de la dernière réunion du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique:

1^o Après—“pour les écoles catholiques” dernière ligne du 1^{er} paragraphe de la 1^{ère} colonne, page 103, ajoutez: “pour les expositions, afin qu'il y ait de l'uniformité dans cette partie si importante de l'exposition scolaire.”

2^o Au commencement de la séance du 26 septembre, mettre: “pour éviter tout doute, il est déclaré que les livres des Frères des écoles chrétiennes: “*Les leçons de langue française*” et “*Le cours élémentaire d'histoire du Canada*” ont été précédemment adoptés par ce comité.”

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR par un ordre en Conseil en date du 21 octobre courant (1885), de faire les nominations suivantes, savoir:

Commissaires d'écoles.

Comté de Bonaventure, Paspébiac.—MM. John François LeBrasseur et Louis Horth.

Syndic d'écoles.

Comté de Bonaventure, New-Carlisle, (Cox).—M. Benjamin Joseph.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil, en date du 15 octobre courant (1885), de faire les nominations suivantes, savoir:

Commissaires d'écoles.

Pour la ville de Québec, (Catholiques).—Le Rév. J. M. Joseph Auclair, prêtre, curé de la Basi-

Actes Officiels

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

— N. —

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du

lique de Notre-Dame de Québec, et MM. Léon Gauvreau, N. P., et Maurice O'Leary.

Comté de Saguenay, Sault-au-Mouton.—MM. Pitre Bouchard et Elie Tremblay, en remplacement de MM. Pierre Bouchard et Théophile Soucy, dont le terme d'office est expiré.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR par un ordre en conseil, en date du 16 octobre courant (1885), de nommer les messieurs dont les noms suivent comme syndics d'écoles pour la minorité dissidente de la municipalité de Beauport, comté de Québec, savoir :

Herbert F. Hunt, en remplacement de Samuel Harris, absent de la municipalité, Mathew Brown, en remplacement de lui-même, et Archibald Ferguson, en remplacement de A. F. Lay, dont le terme d'office est expiré, aucune élection n'ayant eu lieu en juillet dernier.

—000—

Bureau des examinateurs catholiques de Montréal

Membres du bureau :

MM. l'abbé L. W. Leclair, président ;
U. E. Archambault, vice-président ;
l'abbé S. Rouleau,
l'abbé I. Hogan,
F. X. Valade,
W. Fahey,
A. D. Lacroix, secrétaire.

Séance du 5 mai 1885.

Membres présents :

MM. l'abbé L. W. Leclair, président ;
U. E. Archambault, vice-président ;
l'abbé S. Rouleau,
F. X. Valade,
W. Fahey,
A. D. Lacroix, secrétaire.

CANDIDATS BREVETÉS

A C A D É M I E

1ère classe

Delle Susan Wall,— anglais.

ÉCOLE MODÈLE

1ère classe

Delles Helen Selina Collum,—	anglais
Marie-Georgiana Boursier,—	français
Clara Thériault,—	do
Marie Godin,—	français et anglais
Marie Chalifour,—	do do

ÉCOLE MODÈLE

2ème classe

Delle Olivine Schink,—	français
------------------------	----------

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE

1ère classe

Delles Marie-Odile-Justine Marchand,—	français
Agnès Lebœuf,—	do
Johannah Foran,—	anglais
Eva Smith,—	français
Alexandrine Leclerc,—	do
Corinne Chartrand,—	do
Marie-Laure-Eva Adam,—	do
Athanasie Leblanc,—	do
Marie-Louise-Léocadie Sigouin,—	No. 1
	[français, et No. 2 anglais.
Albina Gosselin,—	français
Corinne Dubeault,—	do

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE

2ème classe

Delles Marie-Evangéline Lalonde,—	français
Marie-Rosina Lebœuf,—	do
Mary-Ellen Brady,—	anglais
Marie-Amanda Gratton,—	français
Elmire Hausselman.—	do
Augustine Théoret,—	do
Virginie Jasmin,—	do
Marie-Cordélia Trudeau,—	do
Eulalie Côté,—	do
Rose-Anne Lacasse,—	do
Philomène Lefebvre,—	do
Marie-Marguerite Primeau,—	do
Fridoline Lavoie,—	do
Marie-Clarisse Primeau,—	do

Mélina Eréchette,—	français.
Marie-Zépherine Pâquin,	do
Béatrix Tellier,—	do
Victorine Duquet,—	do
Marie-Ernestine Perrault,—	do
Martine Legault,—	do

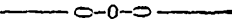
nous jettent dans les inconséquences les plus ridicules.

— 0-0-0 —
DICTÉE ANGLAISE

—
FLIGHT INTO EGYPT

Herod was impatient for the sages' return from Bethlehem, till finding they had slighted the charge he gave them, and were gone home another way, he was hurried into a transport of anger, which deluged the country with innocent blood. By an act, the most inhuman that ever was done by the worst of tyrants, he has shown the world what his intention was, when he so carefully questioned the sages, and so strictly ordered them to bring back an account of the child they were in quest of.

But God, who laughs at man's presumptuous folly, silently defeated the tyrant's malice, and made his bloody cruelty instrumental to the glory of the innocent. An angel in the night informed Joseph of the morderous design that Herod had upon the child's life, and admonished him to save both him and the mother by a speedy flight into Egypt, Joseph in this instance is a perfect model of that prompt obedience which every Christian owes to the commands of God. He was commanded to rise that moment, to leave his native country, and fly off with the child and his mother, not towards the sages, or to any friendly nation but into Egypt, amidst the idolatrous and natural enemies of the Jewish people.



ARITHMETIQUE

I.—Trouvez la valeur de $\frac{7}{8} + \frac{2}{3} \div \frac{5}{6} - \frac{3}{4} \times \frac{7}{12} - \frac{1}{2}$
Rép. $\frac{149}{120}$

Solution :

$$\frac{7}{8} + \frac{2}{3} = \frac{21}{24} + \frac{16}{24} = \frac{37}{24}$$

$$\frac{37}{24} \div \frac{5}{6} = \frac{37}{24} \times \frac{6}{5} = \frac{37}{20}$$

$$\frac{37}{20} - \frac{3}{4} = \frac{37}{20} - \frac{15}{20} = \frac{22}{20} = \frac{11}{10}$$

$$\frac{11}{10} \times \frac{7}{12} = \frac{77}{120}$$

$$\frac{77}{120} - \frac{1}{2} = \frac{77}{120} - \frac{60}{120} = \frac{17}{120}$$

II.—Trouvez la valeur de $\frac{1}{12} + \frac{1}{3} \times \frac{5}{6} - \frac{1}{12} \div \frac{7}{8} + \frac{1}{2}$
Rép. $1\frac{5}{6}$

Solution :

$$\frac{1}{12} + \frac{1}{3} = \frac{1}{12} + \frac{4}{12} = \frac{5}{12}$$

$$\frac{5}{12} \times \frac{5}{6} = \frac{25}{72}$$

$$\frac{25}{72} - \frac{1}{12} = \frac{25}{72} - \frac{6}{72} = \frac{19}{72}$$

$$\frac{19}{72} \div \frac{7}{8} = \frac{19}{72} \times \frac{8}{7} = \frac{19}{63}$$

$$\frac{19}{63} + \frac{1}{2} = \frac{19}{63} + \frac{31.5}{63} = \frac{50.5}{63} = 1\frac{5}{6}$$

EPREUVES ECRITES

ECOLE ÉLÉMENTAIRE

Dictée française

L'AMOUR DE L'ARGENT

Souvent des hommes se sont rendus misérables, dans la crainte de le devenir ; ils se sont attiré quelquefois les plus grands maux, pour s'être refusé quelques petites dépenses, soit dans des voyages où les soins hygiéniques sont si nécessaires, soit au début de certaines maladies qui deviennent chroniques, incurables ou mortelles, pour peu qu'on les ait laissées s'aggraver. Les pièces d'or et d'argent que l'on amoncelle dans des coffres-forts n'ont aucun prix par elles-mêmes ; elles ne valent qu'autant qu'on les fait valoir et qu'on s'en sert : on les a comparées avec raison aux fumiers, qui ne sont utiles que lorsqu'ils sont répandus. Ne pas faire usage, dans l'occasion, des facultés pécuniaires que la Providence a daigné nous accorder, et se prodiguer soi-même pour ménager ce qui n'est fait que pour nous, c'est une double folie, c'est cumuler deux défauts que le sage s'est toujours proposé d'éviter l'un autant que l'autre ; c'est joindre l'avarice à la prodigalité. Une telle sottise serait incompréhensible, si l'on ne savait que les passions, quand on les a laissées prendre possession de notre âme, nous aveuglent, nous poussent à notre perte,

ÉCOLE MODÈLE

DICTÉE SYNTAXIQUE

L'HISTOIRE

L'histoire est une école de morale pour tous les hommes, quels que soient leur âge et leur condition. Le prince, aussi bien que le sujet, y trouve des leçons utiles. L'histoire nous montre les Caligula, les Néron, les Domitien, qu'on avait encensés pendant leur vie, devenus, après leur mort, l'exécration du genre humain, au lieu que les Titus, les Antonin, les Marc-Aurèle en sont encore regardés comme les délices. Elle imprime le sceau de l'immortalité aux belles actions, en même temps qu'elle inspire du mépris et de l'horreur pour le crime, fut-il d'ailleurs revêtu de pourpre ; elle apprend à respecter la vertu, en même temps qu'elle décrie le vice. Faut-il s'étonner qu'à l'aide des sages réflexions qu'elle suggère, l'homme acquière en peu de temps une prudence pour ainsi dire anticipée ? Que saurait-il sans l'histoire ? Réduit à son expérience personnelle, il demeurerait toujours dans une espèce d'enfance. Qu'est ce que la vie d'un homme tout entière, sinon un point imperceptible à l'égard de cette suite de siècles qui se sont succédé depuis l'origine du monde ? L'histoire suppléera à notre insuffisance personnelle en faisant passer rapidement sous nos yeux une multitude d'exemples qu'elle s'est plu à rassembler, et pour peu que nous recueillions avec intelligence les leçons diverses que ces exemples recèlent, nous en tirerons facilement des principes sûrs pour régler notre propre conduite.

DICTÉE ANGLAISE

THE JESUITS

The world never saw such an order as the Jesuits, never dreamed of such a mission as theirs, until it sprang into sudden existence from the divine genius of Ignatius Loyola, at the very moment when Christendom most needed such a

powerful auxiliary. When the revolutionary doctrines of the Reformation were sweeping like a torrent over many of the countries of Europe, and men were asking themselves in fear and terror when and where was the devastating flood to be arrested in its course, the Almighty, ever watching over the interests of his Church, suddenly raised up a mighty dyke in presence of the great waters, and all at once they rolled back to their centre in the far north, and the fairest climes of Europe were saved from their ravages.

This new bulwark of the Everlasting Church was no other than the Society of Jesus, one of the grandest conceptions that ever emanated from the brain of mortal man. So admirably fitted for the task before it, so well versed in all human science, yet so simple and so humble in their religious character, so full of the loftiest and most chivalrous devotion and so utterly detached from earthly things, did the Jesuits appear before the world, that its dazzled vision could scarce comprehend what manner of men they were, those first disciples of Ignatius, the nucleus and foundation of that heroic order since so well known in every quarter of the habitable globe.

TRAIT D'AMOUR FRATERNEL

Sommaire :— Sur le bord de la mer, en Normandie, s'élevait une modeste cabane de pêcheurs. Chaque matin deux jeunes hommes se dirigeaient vers le rivage, et poussaient rapidement au large. Leur mère restait seule à la maison. Un jour les deux frères allèrent à la pêche comme de coutume : elle fut très-abondante. Mais ils le remarquèrent pas qu'un orage se préparait, et lorsqu'ils virent le danger, impossible de le conjurer. Ils veulent regagner le bord, mais en vain ; leur barque se brise. Ils se cramponnent à un rocher, mais les vagues menacent de les entraîner. Dans cette situation, une seule pensée les occupe ; leur mère qu'ils voient à genoux sur le rivage. L'aîné attache un câble autour de lui, engage son frère à le tenir fortement, et ils se jettent tous les deux au milieu des flots. L'aîné nage avec vigueur, mais ses forces sont près de l'abandonner. Son frère s'en aper-

dit et lui dit qu'il va mourir pour laisser la vie à son frère, et à sa mère. Il dit, et laisse échapper le câble. Son frère plonge et le saisit. Lutte généreuse entre les deux frères qui veulent mourir l'un pour l'autre. Ils allaient périr, mais la providence veillait sur eux. Un navire les aperçut, et il furent recueillis au moment où ils allaient disparaître. On les transporta évanouis sur le vaisseau. Bientôt après ils trouvèrent dans les caresses et le bonheur de leur mère, la récompense de leur dévouement.

DÉVELOPPEMENT

Sur le bord de la mer, au fond d'une petite baie de la côte de Normandie, s'élevait il y a quelques années, une chaumière de modeste apparence.

Isolée et chétive, elle semblait avoir été placée sous la protection d'une masse de rochers moussus et d'un vieux marronnier qui étendait ses longs rameaux, comme pour défendre son toit de chanvre et ses murs blancs contre la fureur des vagues. En approchant de ce simple réduit, on avait bientôt la profession de ceux qui l'habitaient : des rames, des harpons appuyés contre l'arbre séculaire, des filets, séchant suspendus aux branches, ne laissant aucun doute à cet égard. C'est là qu'habitait une honnête famille de pêcheurs ; et chaque matin, on pouvait voir deux jeunes hommes charger sur leurs épaules les filets et des avirons, se diriger vers le rivage où était amarrée leur nacelle, s'y élancer tout joyeux et pousser rapidement au large. Pendant leur absence, leur mère préparait le repas, tressait des corbeilles de jonc et réparait les filets rompus.

Un matin, pendant que leur mère dormait encore, les deux frères se dirigèrent en chantant vers le rivage. C'était pendant les premiers beaux jours du printemps. Le soleil se levait radieux, une brise légère balançait les aigrettes blanches du marronnier en fleurs et ridait à peine la surface paisible de la mer, dont les flots venaient mollement expirer sur la grève. Les jeunes gens s'éloignèrent de la côte, et une pêche abondante combla leurs désirs. L'ardeur qu'ils apportaient à leur travail les empêcha de remarquer les signes précurseurs d'un orage. Le soleil avait disparu

derrière un rideau de nuages noirs, qui couraient dans le ciel et s'amoncelaient sur un seul point. Bientôt de larges gouttes d'eau tombèrent, et la mer pressée par le poids de l'atmosphère, reflua vers ses rives, qu'elle couvrit d'écume.

Quand les jeunes pêcheurs s'aperçurent du danger, déjà il était inévitable. Vainement ils s'efforcèrent de regagner le bord ; les vagues de plus en plus agitées, les repoussaient au loin, et leur barque, jetée enfin par une lame contre un écueil se brisa. Dans cet instant fatal, les malheureux enfants ne perdirent point leur courage ni leur présence d'esprit ; ils se rattachèrent aux aspérités du rocher sur lequel ils venaient d'échouer et s'efforçaient de s'y maintenir, mais les vagues lancées avec furie contre cette pointe à fleur d'eau, menaçaient à chaque instant de les entraîner. La lutte était trop pénible pour qu'ils pussent la soutenir longtemps. Dans cette terrible situation, une seule pensée occupa l'esprit des deux enfants : leur mère qu'ils aperçoivent au loin sur le rivage, à genoux, élevant vers le ciel des bras suppliants. Et périr loin d'elle !..... " Non, s'écria tout-à-coup l'aîné, non, Dieu ne nous abandonnera pas : et toi, bonne mère, tu reverras tes enfants," Puis il attache un câble autour de lui, engage son frère à le maintenir fortement et se jette au milieu des flots. Il nage avec vigueur, il lutte courageusement contre les lames qui l'éloignent du rivage, mais ses mouvements sont gênés par le poids qu'il entraîne, ses forces s'épuisent, son frère s'en aperçoit. " Nous ne pouvons, dit-il, nous sauver tous les deux ; ta vie est nécessaire à notre mère ; va, dis-lui que je meurs pour qu'elle vive." Et le pauvre enfant laisse échapper le câble et disparaît dans les flots. Son frère plonge, le saisit et le ramène. " Je t'en conjure, dit Joseph d'une voix éteinte, laisse-moi..... Je meurs..... Au nom de notre mère, laisse-moi."

Une lutte sublime s'engage alors entre les deux infortunés. " Non, s'écriait le courageux frère avec désespoir, non, mon cher Joseph, tu ne mourras pas, où je mourrai avec toi ! " Et il plongeait de nouveau pour ressaisir son frère, qui persistait à vouloir mourir pour le sauver. Cependant ses forces s'épuisaient ; ses bras fatigués le soutenaient avec peine sur les ondes ; ils allaient périr. Mais la providence veillait sur eux ; elle

ne permit pas que le souvenir de tant de dévouement et de courage fût enseveli dans les abîmes de l'océan. Un navire, que la tempête avait jeté dans ces parages, les aperçut et malgré la colère toujours terrible de la tourmente, quelques hommes de l'équipage se dévouèrent pour aller à leur secours.

On se hâta de mettre la chaloupe en mer, et on les recueillit au moment où ils allaient disparaître pour jamais. Ils furent transportés évanouis sur le vaisseau, où des soins empressés les rendirent à la vie ; et bientôt après ils trouvèrent, dans les caresses et le bonheur de leur mère, la récompense de leur tendresse mutuelle et de leur généreux dévouement. Un frère est le meilleur des amis. Heureuse la famille où l'on s'aime jusqu'au dévouement !

G. VIGNIER.

— 0-0-0 —
COMPOSITION ANGLAISE

—
WINTER

The scenes around us have assumed a new and chilling appearance. The trees are shorn of their foliage, the hedges are laid bare, the fields and favorite walks have lost their charms, and the garden, now that it yields no perfumes and offers no fruits, is like a friend in adversity, forsaken. The tuneful tribes are dumb, the cattle no longer play in the meadows, the north wind blows. "He sendeth abroad his ice-like morsels : who can stand before his cold ?" We rush in for shelter.

But winter is not without its uses. It aids the system of life and vegetation ! it kills the seeds of infection ; it refines the blood ; it strengthens the nerves ; it braces the whole frame. Snow is a warm covering for the grass ; and, while it defends the tender blades from nipping frosts, it also nourishes their growth. When the snow thaws, it becomes a genial moisture to the soil into which it sinks ; and thus the glebe is replenished with nutriment to produce the bloom of spring and the bounty of autumn.

Winter has also its pleasures. I love to

hear the roaring of the wind ; I love to see the figures which the frost has painted on the glass ; I love to watch the redbreast with his slender legs, standing at the window, and knocking with his bill to ask for the crumbs which fall from the table. It is not pleasant to view a landscape whitened with snow ? To gaze upon the trees and hedges dressed in such sparkling lustre ? to behold the rising sun laboring to pierce the morning fogs and gradually causing objects to emerge from it by little and little, and appear in their own forms ; while the mist rolls up the side of the hill and is seen no more ?

Winter is a season in which we should feel gratitude for our comforts. How much more temperate is our climate than that of many other countries ! Think of those who live within the polar circle, dispersed, exposed to beasts of prey, their poor huts furnishing only wretched refuge ! They endure months of perpetual night, and by the absence of heat almost absolute barrenness reigns around. But we have houses to shelter us, and clothes to cover us, and fires to warm us, and beds to comfort us, and provisions to nourish us. How be coming, in our circumstances, is gratitude to God ! This season calls upon us to exercise benevolence. While we are enjoying every comfort which the tenderness of Providence can afford, let us think of the indigent and the miserable. Let us think of those whose poor hovels and shattered panes cannot screen them from the piercing cold. Let us think of the old and the infirm, of the sick and the diseased. Oh, let « the blessing of them that are ready to perish come upon us. » Who would not deny himself superfluities, and something more, that his bounty, may visit « the fatherless and the widows in their affliction. »

This season is instructive as an emblem. Here is the picture of the life : thy flowery spring, thy summer strength, thy sober autumn, are all hastening into winter. Decay and death will soon, very soon, lay all waste ! What provision hast thou made

or the evil day? Hast thou been laying up treasure in heaven : hast thou been laboring for that wealth which endureth unto everlasting life!

Soon spring will dawn again upon us with its beauty and its songs. And « we, according to his promise, look for new heavens and a new earth wherein dwelleth righteousness. » No winter there; but we shall flourish in perpetual spring, in endless youth, in everlasting life!

ARITHMETIQUE

I.—Divisez \$15000 entre trois personnes A, B, C, de la manière suivante : chaque fois que vous donnerez \$3½ à A, B devra en recevoir autant, moins \$1½, et C autant que A et B, ensemble plus \$10½ moins ⅔ de ¼ de 1½ de \$6½.

Réponse A = \$ 3206 1/3
 " B = 1603 1/3
 " C = 10190 1/3
 15000

Solution :

3½ + 1½ = 11½ = 16⅔
 15000 ÷ 16⅔ = 916 2/3
 = 3½ } \$3206 1/3
 = 3½ - 1½ = 2 } × 916 2/3 = 1603 1/3
 = 5½ + 10½ - 4⅔ = 11⅔ } 10190 1/3
 \$15000

II.—Un homme achète 640 acres de terre à \$125 l'acre. Il en vend 120 acres, 2 ver. 20 per. 85 cts la per. ; puis 2 fois autant à \$32 la vergée (rood), et le reste au prix coûtant. Combien a-t-il perdu ou gagné ?

Réponse : Gain \$2050.62½

Solution :

40 acres à \$125 = \$80,000, prix d'achat
 20 ac. 2 ver. 20 per. = 19300 per. à 0.85 = \$16405.00
 41 ac. 1 ver. = 965 ver. à \$32 = 30880.00
 78½ ac. à \$125 = 34765.62½
 \$82050.62½
 \$82050.62½ - \$80000.00 = \$2050.62½ gain.

ALGÈBRE

I.—Divisez 24a²b - 12a³cb² - 6ab par 6ab

Réponse : -4a + 2a²cb + 1

Solution :

24a²b - 12a³cb² - 6ab | - 6ab
 24a²b - 4a + 2a²cb + 1

 - 12a³cb²
 - 12a³cb²

 - 6ab
 - 6ab

II.—Après avoir perdu le ¼ et le ½ de mon argent il me reste 66 guinées. Combien avais-je d'abord ?

Réponse 120 guinées.

Solution :

x = somme primitive
 x/4 + x/2 = somme perdue
 x/4 + x/2 + 66 = x
 5x + 4x + 1320 = 20x
 9x - 20x = - 1320
 - 11x = - 1320
 x = 120

MESURAGE

I.—Les côtés de trois carrés ont 3 pieds, 4 pieds et 5 pieds : quelle est la longueur du côté d'un carré égal aux trois autres en superficie ?

Réponse : 7.07 pieds.

Solution :

3 × 3 = 9 surface du 1er carré
 4 × 4 = 16 " " 2nd "
 5 × 5 = 25 " " 3e "
 9 + 16 + 25 = 50 surface du grand
 √50 = 7.07 pied.

II.—Quel est la surface d'un bureau elliptique qui serait inscrit dans un rectangle de 30 vgs. de base, sur 20 vgs. de hauteur ?

Réponse : 471.24 ver. carrées.

Solution :

$$30 \times 20 \times .7854 = 471.2400 \text{ ver. carré s.}$$

A. D. LACROIX,
Secrétaire.

146, St-André, Montréal.

— o — o — o —
PÉDAGOGIE

—
DISCIPLINE.—CONDUITE DE L'ÉCOLE

—
Principes généraux sur la discipline.—Moyens d'établir l'autorité.

—
(Suite.)

Tel doit être le caractère de tout gouvernement ; tels sont les principes d'après lesquels un maître doit se conduire.

Il aura des manières douces et polies ; dans ses relations avec ses élèves, il ne prendra pas l'air et le langage d'une sèche autorité, mais de la persuasion bienveillante. Toutefois, il doit conserver un ascendant capable de soutenir au besoin cette conduite, ou bien il ne réussira à rien, pas même à gagner le cœur de ses élèves. Et la raison est évidente : d'abord, l'homme qui n'a pas sur ses élèves un droit de direction plein et entier, perd son temps et fatigue en vain son esprit à chercher les moyens d'établir une discipline passable, ensuite, celui qui s'expose à voir son autorité sans cesse contestée, arrêtée ou insultée, doit perdre toute son influence morale par les désastreux effets d'inévitables impatiences. Pour faire du bien aux enfants, il faut avoir l'esprit calme, être maître de soi-même, surtout quand il s'agit non pas seulement d'enrichir les intelligences, mais de former les caractères.

Le pouvoir une fois établi, l'obéissance deviendra bientôt une habitude ; et il n'y a pas de vraie obéissance que celle qui est prompte, habituelle, de bonne volonté. Une

languissante et traînante soumission aux ordres donnés n'est qu'une désobéissance mal déguisée. La subordination devrait être assez forte pour subsister en l'absence du maître aussi bien qu'en sa présence ; et ce n'est pas là une vaine exigence de la théorie. " Nous avons vu une école de plusieurs grands élèves de quatorze et quinze ans avec d'autres plus petits fort nombreux se conduire un jour entier avec une régularité et un ordre parfaits en l'absence de toute personne adulte capable d'exercer même une ombre d'autorité.

L'influence du maître, quoique non présent, aidée seulement par des arrangements secondaires, gouvernait une foule d'enfants qui se seraient peut-être fait une gloire de résister à l'action de la force matérielle.

Il ne suffit pas d'assurer pour un temps vos droits à une soumission absolue ; il faut encore que votre ascendant se maintienne pendant de longues années, dans des circonstances peut-être très-diverses, et au milieu d'un changement perpétuel d'écoliers. Cela ne saurait se réaliser par le simple exercice de la volonté, quelque énergique qu'elle puisse être ; il faut encore trouver certains moyens spéciaux et pratiques pour obtenir un empire habituel et général sur l'esprit de la jeunesse. Voici à ce sujet quelques principes dont l'expérience a démontré l'efficacité. D'abord, *essayer de convaincre vos élèves que vous êtes leur ami*, que vous avez pour but leur avancement, et que vous ne désirez que leur bien, tout en vous souvenant que les plus belles protestations d'amitié et de dévouement ne convaincront guère, si vos actions ne sont pas d'accord avec vos paroles. Vous leur prouverez que vous êtes leur ami, en vous montrant beaucoup moins occupé de vos aises et de vos plaisirs que de leur bien-être. En un mot, *aimez vos élèves*, et vous serez déjà très-avancé dans la science de gouverner une école.

Ne donnez jamais un ordre que vous ne soyez résolu de faire exécuter.—Établir des règles que vous n'aurez pas le temps ou la force, ou même l'intention de maintenir, c'est

inculquer la désobéissance. Si vous faites une promesse, tenez-la. Avez-vous dit formellement que la négligence d'un devoir sera suivie d'une punition ? Que vos élèves puissent être certains que la punition sera infligée. Si vous avez commandé à vos enfants de faire telle ou telle chose, veillez à ce qu'elle se fasse exactement, ainsi que vous l'avez prescrite. Ayez cet important principe fixé dans votre esprit, et il ne vous arrivera guère d'imposer avec précipitation des ordres ou des défenses. La réflexion est toujours indispensable à celui qui exerce de l'autorité sur une réunion d'hommes. Cependant cette réserve de la prudence ne doit pas être confondue avec la négligence. La promptitude est l'âme de la discipline, surtout quand on agit sur un nombre considérable. Il faut réfléchir d'avance à votre conduite ; mais quand le moment de l'action est venu, chercher encore ce qu'il faut faire et comment il faut faire, c'est le moyen de ne pas réussir.

Efforcez-vous de faire naître et de nourrir dans votre école un sentiment général d'amour pour l'ordre et le bien.—Il est certain pour tous ceux qui ont été en rapport avec des enfants réunis, qu'il est à peu près impossible de maintenir longtemps et avec fruit une mesure qui a contre elle l'opinion générale. Chaque école, quelque petite et humble qu'elle soit, a son esprit à elle ; on y trouve certaines idées établies, qui donne un caractère particulier à toute la communauté. Or, ces sentiments et ces idées sont en général déterminés par un nombre assez limité d'élèves, les personnages influents de ce petit monde. Selon que la conduite du maître sera plus ou moins prudente, ces jeunes démagogues seront pour lui un obstacle réel, ou au contraire se feront les utiles auxiliaires de son pouvoir. Ces enfants sont ordinairement parmi les plus malins et les plus insubordonnés. L'énergie naturelle de leur caractère, le ressort de leur esprit, la conscience de leur vigueur, tendent à les rendre turbulents et rebelles. Il est donc de la plus haute importance que le maître parvienne à trouver le chemin de leur cœur, à se faire un

instrument de leur activité, à gagner leur coopération et leur alliance ; car il n'a pas à espérer de neutralité. Faites tous vos efforts pour établir dans l'école un bon esprit, capable de repousser tout d'abord ce qui tendrait à troubler l'ordre et la tranquillité si nécessaires à tous. Tâchez d'inspirer aux élèves un désir sincère d'atteindre le but de leurs études, et de les prévenir contre les mauvais effets de l'insoumission et de la paresse, qui ne seraient qu'arrêter leur marche. Préoccupez-vous de ses idées, songez sans cesse aux moyens d'obtenir un tel résultat, ayez recours à toutes les ressources que fournissent les considérations religieuses, et vous l'obtiendrez sans doute ; la pratique a montré que le succès était moins difficile qu'on ne pense. Cette influence morale une fois établie fait plus et beaucoup plus que ne pourraient faire les remontrances et les punitions. L'élève ne peut guère résister à la force de la vérité, quand il se voit lui-même condamné par la commune voix de ses camarades, et il est plus souvent humilié par la censure de ses égaux, que par les reproches de ses supérieurs.

J. C. GIBARD,
Instituteur.

St-Cyprien, Napierreville,
Septembre 1835.

(A suivre)

— o —
PESTALOZZI

—
SOUVENIRS D'UN DE SES ÉCOLIERS
—

Nous possédons un document précieux qui nous montre Pestalozzi dans ses fonctions de maître d'école, et qui se rapporte à ce moment-là : c'est une page de l'autobiographie écrite, trente-huit ans plus tard, par Ramsauer, l'un des enfants appenzellois envoyés à Burgdorf au commencement de 1800, Ramsauer, qui avait alors dix ans, entra comme élève dans l'école de Pesta-

lozzi après l'association de Krüsi ; et voici comment il a retracé ses souvenirs d'écolier :

“ Dans cette école, tout l'enseignement devait, selon les idées de Pestalozzi, se concentrer sur ces trois points : le langage, le nombre et la forme. Il n'ex'staît aucun programme proprement dit, ni aucun tableau de l'emploi du temps ; Pestalozzi n'avait pas d'heures déterminées pour chaque objet d'études et, le plus souvent, il continuait la même leçon pendant deux ou trois heures de suite. Nous étions une soixantaine d'élèves, garçons et filles, de huit à quinze ans ; la classe durait de 8 à 11 heures du matin et de 2 à 4 heures l'après-midi. L'enseignement comprenait exclusivement le dessin, le calcul et les exercices de langage. On ne nous faisait ni lire ni écrire, aussi les écoliers n'avaient-ils ni cahiers ni livres ; on ne nous faisait non plus apprendre par cœur aucun texte, soit religieux soit profane. Nous avions des ardoises et de la craie rouge ; et pendant que Pestalozzi nous faisait répéter des phrases d'histoire naturelle, comme exercices de langage, nous dessinions ce que nous voulions, sans qu'on nous donnât aucune direction. Mais nous ne savions que dessiner : l's uns faisaient des bonshommes, les autres des maisons, les autres des lignes et des arabesques selon leur fantaisie. Pestalozzi ne regardait jamais ce que nous avions dessiné, ou plutôt barbouillé ; mais on voyait à nos vêtements, et surtout aux manches et aux coudes, que nous avions usé de la craie. Pour le calcul nous avions, pour chaque groupe de deux élèves, un petit tableau collé sur carton, divisé en cases, dans lesquels étaient des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. C'est de ces exercices que Krüsi et Bus tirèrent d'abord les tableaux des unités, et plus tard ceux des fractions. Mais comme Pestalozzi se contentait de faire répéter après lui à la file, sans jamais interroger, sans donner de problèmes à résoudre, ces exercices, qui étaient d'ailleurs excellents, restaient sans grand résultat. Il n'était pas assez patient pour faire récapituler ou pour poser des questions, et son ardeur l'emportait trop pour qu'il songeât à s'occuper de tel ou tel écolier en particulier. Ce qu'il y avait de mieux dans son enseignement, c'étaient les exercices de

langage, ceux du moins qui avaient pour objet les tapisseries de la salle de classe, et qui étaient de véritables exercices d'intuition. Ces tapisseries étaient très vieilles et déchirées, et nous passions quelquefois deux ou trois heures de suite à en examiner les figures et les trous et à dire ce que nous remarquons quant à leur forme, leur nombre, leur position et leur couleur, en exprimant nos observations en phrases de plus en plus développées. Il nous demandait : Garçons, que voyez-vous ? (Il ne s'adressait jamais aux filles).

“ *Réponse.* Un trou dans la paroi.
Une déchirure dans la paroi.
“ *Pestalozzi.* Bien ! Répétez après moi ?
Je vois un trou dans la tapisserie.
Je vois un long trou dans la tapisserie.
Derrière le trou, je vois le mur.
Derrière le trou long et droit, je vois le mur.
Répétez encore après moi.
Je vois des figures sur la tapisserie.
Je vois des figures noires sur la tapisserie.
Je vois des figures noires et rondes sur la tapisserie.
Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.
Près de la figure jaune et carrée, je vois une figure noire et ronde.
La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire, etc.

“ Les exercices de langages empruntés à l'histoire naturelle étaient moins bien conçus. Il parlait le premier, et nous devions répéter après lui, tout en dessinant, comme je l'ai dit. Il nous faisait dire, par exemple :

Amphibies. Amphibies à pattes, amphibies sans pattes.

Singes. Singes à queue, singes sans queue.

“ Nous ne comprenions rien à ces expressions, car il ne nous les expliquait pas ; d'ailleurs, il

parlait d'une voix chantante, si vite et si indistinctement, que ce qu'il disait était inintelligible ; en outre, comme il criait à tue-tête, il ne pouvait entendre ce que nous répétions, d'autant moins qu'il ne nous attendait jamais après avoir prononcé une phrase, mais continuait sans s'arrêter. Ce qu'il disait était écrit sur une grande feuille de carton, et, en général, nous nous contentions de répéter le dernier mot ou la dernière syllabe de la phrase. Il n'était pas question d'interrogations, ni de récapitulation.

“ Comme Pestalozzi, dans le feu de son enseignement, ne s'astreignait pas à des heures déterminées, il arrivait ordinairement que la leçon commencée à 8 heures se prolongeait jusqu'à 11 heures sans interruption ; et à partir de 10 heures il était déjà tout enroué et fatigué. En général, nous apprenions qu'il était 11 heures au bruit que faisaient dans la rue les écoliers d'autres classes ; et alors nous nous hâtions de partir, sans saluer le maître.

“ Quoique Pestalozzi ait toujours défendu plus tard à ses collaborateurs d'user de punitions corporelles, il s'en servait lui-même dans son école et distribuait libéralement des soufflets à droite et à gauche. Il faut dire que la plupart des écoliers lui faisaient la vie très dure : aussi avais-je vraiment pitié de lui, et je me tenais d'autant plus tranquille ; il le remarqua bientôt, et quelquefois, après la sortie de l'école à 11 heures, il m'emmenait avec lui à la promenade ; tous les jours, quand le temps était beau, il allait sur les bords de l'Emme pour y chercher des pierres. Je devais en ramasser aussi, quoique cela me semblât bien singulier ; car il y en avait des millions, et je ne savais pas lesquelles il fallait choisir. Lui-même n'y connaissait pas grand chose ; néanmoins, il en remplissait quotidiennement ses poches et son mouchoir, et les emportait chez lui, où il les mettait dans un coin et ne les regardait plus. Il a conservé cette manie toute sa vie.

L'École primaire (de Huy).

— 0-0-0 —

Recommandations à faire aux enfants

1.—DEVOIRS ENVERS SOI-MÊME : HYGIÈNE DU CORPS

Après avoir fait rappeler les quelques notions sommaires données sur le corps et les différents organes qui le composent, insister sur le bénéfice de la santé. Montrer que cette santé est, jusqu'à un certain point, dépendante de notre volonté, des actions que nous sommes libres de faire ou de ne pas faire, des milieux bons ou mauvais dans lesquels nous sommes placés. (Faire rechercher des maladies ou des accidents qui, faute de *vouloir* ou de *savoir*, n'ont pu être évités.)

Un mot du suicide et de la mutilation volontaire chez ceux qui, autrefois, voulaient se soustraire à leur devoir militaire.

2.—DEVOIRS ENVERS SOI-MÊME : LA PROPRETÉ

Insister sur la propreté du corps *entier*, sur la propreté des vêtements. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de beaux habits, mais rien n'empêche, même le plus pauvre, d'être tenu proprement, de n'avoir à ses habits ni trou ni tache.—La propreté est la richesse du pauvre.—Elle est, de plus, une des règles principales de l'hygiène et préserve d'un grand nombre de maladies.

Au point de vue moral, elle entretient les idées de décence, les habitudes d'ordre, donne une bonne opinion de celui qui la pratique, prouve un certain respect de soi-même et facilite le commerce de la vie. Les gens malpropres, en effet, sont incommodes, dégoûtants et repoussants.

Parler également de la tenue et de la propreté à l'école, de la tenue à table, de la propreté des logements.—La ménagère.—L'ordre.

Récits et anecdotes.

DEVOIRS ENVERS SOI-MÊME : L'ÉCONOMIE

Tout ce que les enfants possèdent leur vient de leurs parents ; ils ne voudront donc pas gaspiller ce que ceux-ci ont eu tant de peine à acquérir. *Achète ce dont tu n'as pas*

besoin, tu vendras bientôt ce qui t'est nécessaire. Veux-tu être riche, songe à épargner autant qu'à gagner. Comment les petits enfants peuvent économiser.—Ce qu'ils doivent faire de leurs économies : les caisses d'épargne scolaires.

Problèmes pratiques montrent les avantages de l'économie et de l'épargne.

L. S. D.

DEVOIR D'ÉLÈVES

EXCURSION A LA CABANE A SUCRE.

Nous sommes bel et bien sur l'Île-aux-Grues, et au mois d'aviil.

Il est sept heures, déjà j'entends crier : " Alice ! Alice ! "

—Oui, c'est bien, j'y vais tout de suite !

—Allons donc, grande paresseuse, tu n'es pas encore prête ? nous partons !

—Je descends, vous dis-je !

Vite, j'achève ma toilette commencée, je jette un manteau sur mes épaules, une capeline quelconque sur ma tête, et je pars pour aller à la cabane à sucre.

Quel beau temps ! Que la campagne est agréable au matin d'un jour radieux ! Tout chante, tout rit. Enfin me voilà prête. Avant de partir nous prenons un bon déjeuner, simple mais gai, animé par de joyeux propos de tous les convives ; vieux comme jeunes, tous s'en mêlent pendant ces jours.

Le déjeuner est fini ; gare à celui qui a fait le gourmand, moi, j'aime mieux attendre le sucre.

Nous montons dans une grande voiture et comme nous sommes nombreux, nous sommes contraints pour ainsi dire, de nous empiler les uns sur les autres.

En avant est le coin des vieux qui grondent les jeunes en fumant leurs pipes. Comme je suis la cadette, on m'a fait une place près d'eux. Attention à moi, si je bouge ! cependant, je ne suis pas trop timide, je taquine sans cesse la pauvre Rossinante, je la fouette, et même j'espère bien me rendre maîtresse des rênes bientôt.

Le chemin est dût, beaucoup de cahots, quelques endroits à la terre, en d'autres, nous enfonçons dans la neige, n'importe, marche ! au bout est le plaisir. Nous traversons la prairie, et nous sommes arrivés au bois, ici il faut descendre de voiture, la côte est longue, difficile, plusieurs ont peur, le cheval est fatigué, même je crois qu'il boite d'un pied. C'est convenu, nous marcherons, nous en profitons pour visiter les premiers érables. Comme la journée est belle, la sève coule abondamment. Ce n'est pas la peine de remonter en voiture, nous continuons à pied jusqu'à la cabane. La neige est molle, elle fait de superbes pelotes. Tiens, il vous en arrive une par la tête ! il faut la rendre ! la guerre est déclarée, on se croirait au Nord-Ouest. Les grincheux se fâchent, c'est bon, pourquoi ne sont-ils pas restés chez eux ! Au sucre, tout le monde doit être de bonne humeur.

Enfin nous sommes arrivés devant cette petite cabane. Ce n'est rien de bien poétique. De chaque côté sont de grands tonneaux d'eau d'érable. Nous y goûtons. N'y eut-il jamais liqueur plus délicieuse ? L'ambroisie et le nectar qui régalaient les dieux de l'Olympe ne devaient pas être plus suaves.

En entrant, nous apercevons trois immenses chaudrons dans lesquels l'eau bout avec une rapidité sans pareille. Les vieux en rent, mettent le nez au chaudron, attendent le feu, s'asseyent, prennent leurs pipes, jasant un peu de tout et surtout se mêlent de tout.

—Il paraît que p'tit Louis veut vendre son bateau.

—Vraiment ! je n'en ai pas entendu parler.

—Oui, c'est bien dommage, il allait si bien ; puis voilà le printemps, la navigation va bientôt s'ouvrir ; il aurait sans doute fait beaucoup d'argent.

—À propos, savez-vous que la grange à Pierre est brûlée ?

—Pas possible ! vous badinez, je crois ? — Non c'est tout de bon ; quel dommage, croyez-vous ? c'est bien malheureux pour lui, le pauvre homme ! — Et cent autres propos semblables.

Pour nous, nous ne comptons pas rester ici, laissons les vieux avec leurs nouvelles et amusons-nous à notre manière.

Devant la petite cabane s'étend la grève, et au pied, notre beau fluve. Dès les premiers jours du printemps, la neige disparaît et nous laisse voir un beau sable fin. Quel plaisir que de la parcourir un tour sans : il y a longtemps que nous ne l'avons vue ! Ici est l'endroit de ma dernière promenade d'automne ; c'est là que j'ai ramassé un petit coquillage bien charmant, et que je revoyais encore hier parmi mes souvenirs ; sous ce gros chêne je venais m'asseoir pour voir monter la mer ; et cet érable, dont la sève en coulant goutte à goutte nous donne le sucre, il m'a abrité pendant les chaudes journées d'été, et m'a protégée de son ombrage contre les rayons d'un soleil trop ardent. Je retrouve tous ces lieux si chers en souvenirs ! Mais pendant que je parcours ce bosquet, mes compagnes s'amuse à plus loin. Allons les rejoindre et courir avec elles sur les grosses glaces, semblables à des montagnes de verre que le flux de la mer a jetées sur le rivage. Elles sont si hautes que, de leur sommet, nous touchons la cime des grands arbres. Quelle belle vue ! Comme nous voyons loin sur le fleuve ! Tiens ! je crois apercevoir un bateau qui l'ouvoie..... Ou plutôt, je me trompe, c'est impossible ! si tôt..... Pourtant c'est bien cela..... oui, je distingue à présent... un paquebot à vapeur ! le premier ce printemps ! Quelle découverte ! Et nous, fillettes de douze à quatorze ans, allons annoncer à de vieux marins qui ne s'en doutent pas, que la navigation est ouverte, qu'un bateau file plusieurs nœuds à l'heure. Vraiment il y a là de quoi nous grandir à nos propres yeux et nous rendre remarquables aux yeux du prochain.

Mais, on nous appelle ; la *tire* est prête, et voilà la fête qui commence avec tout son bruit, sa folie, sa gaieté. A ce moment tous deviennent jeunes ; on s'amuse, on rit, et le plaisir que l'on prend à se taquiner fait pardonner quelques manques d'égards dont les enfants se rendent coupables envers les personnes plus âgées.

Nous approchons du grand chaudron ; il est temps d'ôter le sucre, il refroidit déjà. Chacun veut avoir son petit présent, quelques-uns, toujours plus gourmands, le font plus gros que les autres, ce qui ne devrait pas être, mais enfin !... Chacun se régale ; tout le monde fait gogaille.

La nuit approche, il se fait tard ; il faut songer à retourner à la maison. Nous faisons notre toilette du mieux que nous pouvons et nous remontons dans la grande cariole. Le cheval est un peu reposé de la course du matin, les vieux de meilleure humeur ; allons, marchons !.....

La route me semble plus longue que ce matin, le chemin plus mauvais. Mes compagnes ne s'en aperçoivent pas, elles parlent avec autant d'entrain que si elles ne s'étaient vues depuis deux ans. Ah ! les grandes langues !.....

Moi, j'admire cette soirée de printemps vraiment délicieuse. Le soleil disparaît derrière la montagne, et ses derniers rayons dorment les bourgeons des grands arbres renflés par la sève. Depuis le matin, que de travail la nature a fait ! Il n'est presque plus possible de passer par cette route, tant la neige a disparu. A quelques endroits où les rayons du soleil se font le plus vivement sentir, l'herbe a reverdi ; la feuille commence à se montrer dans l'arbre, la rivière est plus claire. Avec le soir, l'air est devenu plus frais, le zéphyr moins léger ; l'eau se retire dans le rigolet et un mince frimas, reste de l'hiver, durcit la terre boueuse. L'oiseau retourne dans son nid après avoir chanté tout le jour ; c'est l'heure où tout rentre dans le silence : la nature comme l'homme a besoin de repos.

Pendant que je contemple ce spectacle, nous arrivons. Après avoir échangé une cordiale poignée de mains avec nos amis et nous être souhaité une bonne nuit, nous nous séparons bien contents et bien gais.

Moi, fatiguée, je ne tarde pas à m'endormir, en songeant au plaisir qui se trouve au fond des grands chaudrons à sucre.

ALICE VÉZINA.

— 0 — 0 — 0 —
LEÇON DE CHOSES

—
LES OISEAUX

M.—Transportons-nous en esprit, mes amis, dans la belle ferme que nous apercevons là-bas au bout du village, Voyez-vous, cette magnifique volière où s'ébattent toutes sortes d'oiseaux ; poules, coqs, dindons, pintades, paons, etc. C'est

en face de ces charmants animaux que nous ferons notre leçon aujourd'hui ; un peu d'attention et tout ira pour le mieux.

Ce qui frappe d'abord nos regards, c'est une poule, mère d'une vingtaine de poussins. Est-ce une bonne mère, la poule ?

E.—Oui, M., elle ne vit que pour ses petits.

M.—Quelle sollicitude ! comme elle les appelle et les assemble ! Comme elle est inquiète lorsqu'ils s'écartent ! Elle trouve une graine, et, au lieu de la manger, elle glousse ; vous devinez pourquoi ?.....

E.—Pour appeler ses poussins et la leur donner.

M.—Elle se prive de nourriture, elle s'oublie et ne s'occupe que de son intéressante couvée. Elle la conduit, la protège et la défend nuit et jour avec une tendresse, un courage vraiment admirables. Oh ! mes enfants, quels trésors d'amour, de dévouement Dieu a dû renfermer dans le cœur d'une mère, puisqu'un pauvre oiseau s'attache si fortement à ses faibles poussins.....

Continuons notre tournée. Ce sont encore des poules qui se promènent en caquetant, et cherchent leur nourriture. Quelle est leur utilité ?

E.—Elles nous donnent leurs œufs.

M.—Ensuite ?

E.—Une chair délicate.

M.—Bien. Voici venir des coqs. Vous les reconnaissez à leur démarche superbe, à leur crête, à leur queue en panache, et surtout ?.....

E.—À leur chant.

M.—Le coq porte haut la tête, il se promène fièrement dans son domaine ; c'est le roi du poulailler. Les anciens le regardaient comme le symbole de l'activité, de la vigilance et de la bravoure ; les Gaulois l'avaient pris pour emblème.

Nous arrivons à la cage des dindons et des dindes, renommés pour la finesse et le bon goût de leur viande. Jules, vous allez nous faire le portrait de ces animaux ?

Jules.—Les dindons ont une grande taille, un plumage noir, une tête ronde, un bec court.

M.—Très bien. Sur leur tête ne remarquez-vous rien ?

Jules.—Si M., de leur front un petit morceau de chair poud sur leur bec.

M.—Ils ont des jambes emplumées, une taille massive, un cri désagréable, une pose défectueuse, et, outre ces défauts, un air prétentieux ; aussi pour qualifier un sot on dit.....

E.—C'est un dindon !

M.—On trouve ces oiseaux à l'état sauvage. Ils émigrent en troupes nombreuses dans les contrées fertiles, vivent dans les forêts, et malgré la rapidité et la force de leur vol, ils voyagent souvent à pied.

Le dindon de nos basses-cours ressemble au coq, et il étale sa queue en roue comme le paon.

Je viens de nommer, mes amis, un animal des plus beaux que nous connaissions, un animal dont la magnifique parure fait l'ornement et l'orgueil de nos parcs et de nos ménageries : le paon.

Quels signes le caractérisent ?

E.—Une longue queue et des ailes aux riches couleurs.

M.—Il brille de mille nuances, et semble couvert de perles, de diamants, de rubis. L'or et la soie étincellent sur son corps, et l'éclat chatoyant de son plumage est incomparablement supérieur à celui de nos plus élégantes, de nos plus délicates et de nos plus riches draperies. Malheureusement un cri défectueux, des pattes grêles et difformes déparent cette merveilleuse beauté. Cet oiseau est le type de la vanité : "*Glorieux comme un paon,*" dit le proverbe.

Passons à la pintade. Que savez-vous de cet oiseau ?

E.—Il est de la grosseur d'une poule ; il remue sans cesse et a des mouvements très vifs.

M.—Turbulent, querelleur, criard, il se rend fort incommode dans la basse-cour, et, si l'on ne considérait sa fécondité extraordinaire et les qualités de sa chair, on renoncerait à l'élever.

Votre esprit n'est point fatigué de notre tournée dans la ferme, je suppose ; encore un effort d'imagination, et nous arrivons à une petite mare ou nagent une troupe de canards. Ne dirait-on pas une flotte vivante qui navigue paisiblement sur une mer toujours calme. Quelle grâce dans les mouvements de ces canards ! Quel abandon sur l'eau ! Ils se soutiennent sans effort !

Marchent-ils aussi facilement ?

E.—Non, ils ont une marche pénible.

M.—En revanche, ils volent avec rapidité et leurs pieds sont admirablement disposés.....

E.—Pour la nage.

M.—Une membrane en réunit les doigts (1) et en forme une espèce de rame. De plus, leur

(1) Les oiseaux qui possèdent cette membrane ont les pieds *palmés* ; de là le nom de *palmipèdes* donné à cet ordre.

corps est matelassé d'une ouate huileuse impénétrable à l'humidité. A côté des canards se trouvent les oies. La réputation de stupidité donnée à ces animaux est-elle méritée ?

E.—Non, M., les oies ont de la mémoire et de la prudence.

M.—Les Romains les avaient en grande vénération et aujourd'hui encore on ne dédaigne point les mets excellents qu'elles nous fournissent

Le plus beau de tous les oiseaux nageurs...

E.—C'est le cygne.

M.—Il vogue avec grâce et majesté, marche difficilement, vole peu, quoique son aile puissante et rapide lui permette de s'élever très haut dans les airs. Les poètes de tous les temps et de tous les lieux ont chanté la beauté et la noblesse du cygne.

Mais quel est cet autre oiseau qui vole autour de la maison ?

E.—c'est un pigeon !

M.—Quelles qualités découvrez-vous en lui ?

E.—Il s'attache à son colombier et y revient toujours ; il détruit les insectes, et sa chair est un aliment savoureux.

M.—Il établit la transition entre les oiseaux domestiques dont nous venons de parler, et ceux qui jouissent de leur liberté entière.

QUESTIONNAIRE

Nommez les principaux oiseaux qui vivent dans nos basses-cours ? Que savez-vous de la poule ? De son utilité ? Comment garde-t-elle ses poussins ? Parlez du coq. De quoi est-il l'emblème ? Qu'est-ce qui caractérise les dindes et les dindons ? Qui symbolisent-ils ? Portrait du paon ? Qu'est-ce qui dépasse sa beauté ? Dites un mot de la pintade ? Du canard ? Sont-ils bons marcheurs ? Bons nageurs ? Pourquoi les oies ne méritent-elles pas la mauvaise réputation qu'on leur a donnée ? Quel est le plus beau des oiseaux nageurs ? Parlez du cygne ? Du pigeon ?

—L'école et la Famille.

FABLE A METTRE EN PROSE

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison, Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Je ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à
[prendre ;

Mais le drôle était au logis.

Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi,
Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il. Et de courir : il était agile ;

Mais il n'était pas fort habile.

Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

—000—

LA MEME FABLE MISE EN PROSE

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Un loup fort naïf rencontra un jour par hasard au bord d'un bois, un chien maigre et décharné. Comme il allait le saisir pour l'emporter, le chien fit semblant de n'être pas effrayé, et fit remarquer au carnassier que sa chair était trop maigre pour être mangée. Attendez lui dit-il jusqu'à ce que j'aie pris un peu d'embonpoint, ce qui ne peut tarder, et je ferai bien mieux votre affaire. Je suis à la veille de faire bonne chère. La fille de mon maître va se marier demain, et la noce durera au

moins huit jours ; pendant ce temps de réjouissance, les restes des viandes les plus appétissantes ne me seront pas marchandés, et vous pouvez croire que je vais en profiter pour m'engraisser rapidement. Le loup le crut et le laissa aller. Huit jour après il vint voir si sa proie était bonne à prendre, mais le mâtin était sur ses gardes et se tenait à distance. Il cria au loup : Attendez-moi un instant ! mon compagnon et moi, nous allons vous rejoindre. Or, ce compagnon était un énorme Terre-neuve, capable d'étrangler tous les loups du pays. L'imbécile animal vit bien que le chien se moquait de lui et que, de concert avec son camarade, il allait lui faire un mauvais parti. Ne vous dérangez pas, dit-il, je suis pressé, je retourne à la forêt.

Ce loup, tout sot qu'il était comprit la vérité de ce proverbe :

Un tient vaut mieux que deux tu l'auras

DECÈS

Nous avons appris avec regret la mort de M. Dominique Boudrias, arrivée subitement samedi, le 24 d'octobre dernier, à la gare du Pacifique à Montréal. Le défunt était âgé de 59 ans et depuis 29 ans professeur à l'école normale Jacques-Cartier, poste qu'il a occupé avec honneur et à la satisfaction du principal de cette institution. Il a de plus toujours pris une part active aux délibérations des conférences d'instituteurs, et travaillé avec ardeur à conserver aux instituteurs la loi des pensions de retraite. On se rappelle que l'année dernière, il a passé près de deux semaines à la Chambre, lorsque la question est venue sur le tapis, et qu'il a puissamment contribué à disposer favorablement les membres envers les instituteurs.

Nous offrons nos sincères condoléances à la famille du regretté défunt.

LA GRAMMAIRE LEVESQUE

APPROUVÉE ET RECOMMANDÉE PAR LE

Conseil de l'Instruction Publique

LE 19 OCTOBRE 1881.

Prix à la douzaine.....\$0.84.

En vente chez tous les libraires, Québec et à Montréal.

LIVRES CLASSIQUES

GRAMMAIRE DE LHOMOND

AVEC SYNTAXE

REVUE PAR J. B. CLOUTIER

DEVOIRS GRAMMATICAUX

PAR LE MÊME

RECUEIL DE LEÇONS DE CHOSES

— A —
L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES, MODÈLE
ET ACADEMIQUES, DES COLLÈGES,
COUVENTS, ETC., ETC.

PAR J. B. CLOUTIER,

*Professeur à l'école normale Laval et Rédacteur de
"L'Enseignement primaire".*

Ce livre est indispensable à tous les instituteurs et institutrices qui ont à cœur de se conformer au désir du Conseil de l'Instruction publique au sujet des leçons de choses.

En vente chez tous les libraires de Québec chez MM. Calieux et Derome, et Beauchemin et Valois, à Montréal.